
NOTICE

SUR M. LE CHEVALIER DURAND, D'AUXERRE.

Les hommes qui ont aimé les arts, qui ont consumé leur existence à la recherche des belles productions, qui ont su, dans des collections formées avec goût, réunir les éléments de la science et de l'érudition, faire ainsi naître, entretenir, conserver l'amour du beau et du vrai, ont bien mérité de leur pays.

Du nombre de ces amateurs éclairés fut M. Edme-Antoine DURAND.

C'est au retour d'un voyage en Italie, en se faisant suivre d'importantes acquisitions destinées à donner un nouveau lustre à ses collections, qu'il a succombé à Florence, le 26 mars 1835, à l'âge de soixante-sept ans, en moins de deux jours, à une maladie aussi vive qu'inopinée. Les soins les plus empressés, les plus affectueux lui ont vainement été prodigués par M. le docteur Pizzati, avec qui il était lié d'amitié. Le ministre résidant de France, M. Bellocq, a généreusement rempli auprès de lui les tristes devoirs appartenant aux parents, aux amis qui l'attendaient et ne devaient plus le revoir. Ses restes ont été déposés dans le cloître de l'église de la Sainte-Trinité (1). Il repose

(1) Un monument modeste est élevé à sa mémoire dans ce même lieu : c'est un cippe funéraire qui porte son buste habilement exécuté en marbre par M. Santarelli, statuaire à Florence.

La belle inscription qui l'accompagne est due à l'amitié de M. Raoul Rochette,

dans la terre étrangère, ou plutôt dans sa seconde patrie, cette Italie, où, comme dans son propre pays, retentiroient longtemps les souvenirs honorables qu'il laisse après lui.

M. Durand était né à Auxerre, le 8 janvier 1768 ; il avait été élevé au collège de cette ville, alors confié à l'ordre savant des Bénédictins. Les semences d'instruction qui tombèrent dans son esprit ne furent point perdues ; et si elles se développèrent dans des circonstances tardives, elle ne produisirent pas moins les plus heureux fruits. Doué d'une forte constitution, d'une intelligence claire et rapide, d'un senti-

—
 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur des antiques à la Bibliothèque royale ; nous la retraçons ici :

AETERNAE. MEMORIAE.
 EDMUNDI. ANTONI. DURANDI.
 AUTISSIDORENSIS.
 OPTIMI. ET. ORNATISSIMI. VIRI.
 REL. ANTIQUARIAE. PERITISSIMI.
 QUI. MONUMENTIS. PRISCARUM. ARTIUM.
 OMNI. OPE. PROPRIO. SUMPTU.
 IN. PUBLICAM. UTILITATEM.
 COMPARANDIS.
 INTENTUS. AEQUE. AC. DILIGENS.
 VITAM. EGIT. NOMEN. NOBILITAVIT.
 HUNC. DENUM. IN. ITALIA.
 QUAM. ALTERAM. PATRIAM. HABUERAT.
 ACERBO. FATO. EREPTUM.
 PIO. QUAMVIS. ALIENORUM. MUNERE. COMPOSITUM.
 ADFLICTUS. LUCTU. FRATER.
 PROPINQUI. AMICI. MOERENTES.
 HOC. MONUMENTO. COMMENDATUM.
 VOLUERUNT.

—
 OBIT. D. XXVIII. MART. ANN. RS. MDCCCXXIV.
 VIXIT. ANN. LXVII. MENS. II. DIEB. XXI.

ment exquis, son goût le portait vers les arts d'agrément ; mais un père qui devait sa fortune au négoce ne voulut point laisser prendre à son fils une direction qu'il regardait comme futile. Le jeune Durand fut obligé de s'appliquer aux affaires. Envoyé en Angleterre, en Espagne, il se rendit familières les langues de ces deux pays, comme, dans un temps plus éloigné, il s'appropriâ la langue italienne. Les intentions d'un père prévoyant ne furent point frustrées. M. Durand avait acquis une fortune indépendante, lorsque les événements le portèrent en Italie, vers le commencement de l'année 1790.

A peine eut-il touché la terre classique que l'amour des beaux arts s'empara de lui tout entier ; comme le poète, il aurait pu dire :

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme.

Entraîné d'abord vers la musique qu'il avait cultivée, formé à l'école de Rodé et de Viotti, il ne tarda pas à prendre un rang distingué parmi les amateurs exécutants.

Mais déjà les arts du dessin avaient obtenu le culte de leur ami passionné.

Un cabinet de tableaux précieux et finis fut le fruit de ses premiers voyages. Au goût des tableaux succéda celui des estampes : il chercha dans la réunion des chefs-d'œuvre du burin et de l'eau forte, l'objet d'une étude plus étendue. S'il renonçait aux prestiges des couleurs, il retrouvait le génie des grands maîtres dans l'expression de leurs pensées, dans le caractère et le style de leurs dessins, dans l'ordonnance et la composition. Ses portefeuilles s'ouvrirent aux produits de toutes les écoles. Les raretés de tous les genres vinrent y prendre leur place. Les collections particulières des amateurs y trouvaient leur correspondance, et, dans le grand mouvement de productions rassemblées de toutes parts pour arriver à des choix, d'heureux échanges enrichissaient mutuellement les possesseurs. Une vive impulsion était donnée aux différentes branches de l'art ; car tel était le but et l'effet constant

des réunions et des diffusions de ce centre de richesses généreusement ouvert à la curiosité et à l'étude.

Les découvertes les plus heureuses qui signalèrent les recherches de M. Durand, dans cette classe de productions, se portèrent sur les gravures anciennes. Les estampes italiennes les plus rares semblaient revêtir le jour et venaient s'offrir à l'admiration, dans toute leur fraîcheur, leur netteté, leurs effets vrais et vigoureux, rendus presque sans artifice. Tels étaient les chefs-d'œuvre de Marc-Antoine, d'Augustin de Venise, de Marc de Ravenne, de Bonasone, de Martin-Rota, de Béatrice, de Lucas-Penni, des Ghisi de Mantoue, qui reproduisaient les conceptions les plus sublimes des Raphaël et des Michel-Ange. Telles étaient les productions du burin ou de la pointe sèche des maîtres eux-mêmes, du Parmesan, des Carrache, et de leurs rivaux. Le rendez-vous que se donnèrent tant de belles estampes dans le cabinet de M. Durand, ranima le goût des œuvres de style, et contribua à féconder cette émulation qui tourna au profit de l'art, et imprima un cachet de sévérité au commencement de notre XIX^e siècle.

Quelque grande que fût la préoccupation causée par les soins d'une réunion aussi étendue, elle ne fut point une exclusion pour d'autres goûts. Presque chaque année, M. Durand revoyait Rome, et l'aspect de tant de richesses variées que renferme ce pays des arts, excitait son désir de les naturaliser dans sa patrie. Il s'affectionna aux belles formes dont les matières les plus précieuses étaient revêtues : le granit rose, l'albâtre oriental, le porphyre, le serpentinite, le rouge antique, les jaspes vinrent, par les soins de M. Durand, se montrer à Paris, sous la forme de colonnes, de socles, de vases, de coupes, de trépièdes. Nos fondeurs, nos ciseleurs s'exercèrent à les enrichir d'ornements recherchés. Nos marbriers voulurent rivaliser avec les ultramontains pour la coupe et le poli des matières les plus rebelles.

Le goût de ces belles matières conduisit à un ordre plus élevé, celui des intailles et des camées. M. Durand devint possesseur d'une superbe collection de gemmes et de pierres précieuses; mais l'art, en

s'assujettissant les matières, surpassait leur richesse : amoureux de ses productions, il acquérait à grands frais des agates, des sardoines, des onyx d'une rare beauté, et les livrait avec confiance aux artistés les plus renommés de nos jours, Louis Pickler, Santarelli, Massimi, Capperoni, Rega, Pistracci, dont les noms brillent à côté de ceux déjà célèbres dans le siècle dernier et dans l'antiquité.

En même temps que la glyptique, la numismatique ne pouvait manquer d'attirer les hommages de M. Durand : ce fut pour lui l'objet de studieuses recherches, qui le mirent en rapport avec les amateurs distingués et les sectateurs de cette belle science. Il sut se former les suites les plus intéressantes en or, en argent, en grand et moyen bronze, dans lesquelles se trouvèrent de grandes raretés. Ses médailles grecques et ses médailles de villes furent surtout remarquables.

A la suite des médailles, il appela dans son cabinet des bronzes antiques, aussi intéressants sous le rapport de l'art que sous celui de l'érudition. Mais enfin les collections qui finirent par obtenir de lui la plus grande faveur furent celles des vases grecs ou étrusques ; d'autres leur furent sacrifiées, et celles-ci devinrent l'objet de ses soins les plus assidus. Elles s'embellissaient à chaque voyage qu'il faisait en Italie ; c'était le but principal de ses excursions. Les cabinets les plus riches devenaient ses tributaires ; les tombeaux s'ouvraient pour lui céder des trésors enfouis depuis des siècles.

Ces premières collections de vases et de bronzes furent jugées dignes d'entrer dans la formation d'un nouveau musée au Louvre, et l'acquisition en fut faite pour cette destination en 1825.

A ces deux collections fut réunie celle qu'avait aussi formée M. Durand, de monuments égyptiens, parmi lesquels figurèrent un grand nombre de scarabées de l'exécution la plus finie, des idolettes, des caisses de momies ornées de peintures éminemment curieuses. Ces monuments silencieux pendant vingt siècles avaient cessé d'être muets ; ils avaient trouvé un interprète dont la découverte signalée, jusqu'alors objet inutile de tant d'études, suffirait pour illustrer notre âge.

M. Champollion, enlevé au milieu d'une si brillante carrière, s'était singulièrement attaché à M. Durand ; il visitait fréquemment son cabinet, et y puisait des rapprochements favorables à la marche qu'il avait adoptée de ne rien hasarder dans l'exposition du système hiéroglyphique, qu'il fallait rendre sensible aux incrédules, et dont la démonstration n'était pas la moindre difficulté.

Après avoir parlé de ces suites importantes, nous avons à faire mention des productions d'un art curieux dont les chefs-d'œuvre datent de la renaissance : les émaux et les peintures sur faïence. La collection des émaux, à laquelle avait présidé un goût parfait, réunissait des dessins d'après les maîtres de l'époque, tels que le Primaticcio et maître Roux. Les faïences de formes variées, quelquefois bizarres, ornées de bas-reliefs coloriés, retraçaient souvent les compositions italiennes les plus célèbres, et tiraient leur illustration des noms de Raphaël dal Colle, et de notre Bernard Palissi, ce laborieux investigateur qui, par la force de son génie, recréait l'art en l'absence des modèles.

Avec ces sortes de peintures entrèrent aussi au Musée, des antiques d'une rareté absolue, la suite des Muses d'Herculanum, qui avait passé de la Malmaison dans le cabinet de M. Durand, ainsi que des bronzes provenant de la même origine, tels qu'un Mercure de la plus grande beauté, un Hercule, et des trépieds qui ont servi de type à plusieurs imitations.

Cependant le Musée du Louvre, en s'enrichissant des monuments qui viennent d'être désignés, négligea à cette époque une collection d'un genre qui n'a point encore eu place, à notre connaissance, dans un cabinet ni musée : c'est une réunion de figurines en terre cuite, non moins précieuses par les beautés de style que par leur conservation. Ces monuments, qui ont le mérite d'offrir la pensée première, la touche originale, naïve et franche de leurs auteurs, sont les plus rares de tous. Leur nudité, leur fragilité n'a pas toujours eu, comme les figures émaillées des Égyptiens, comme les vases vernis des Grecs, l'abri sacré des tombeaux. Cette réunion de chefs-d'œuvre de la plastique

fait encore aujourd'hui partie du cabinet que laisse M. Durand : c'est en quelque sorte un appendice à la nouvelle et magnifique collection de vases étrusques qu'il a formés depuis que la première a passé au Musée.

Cette dernière collection témoigne de la constance du goût éclairé de son auteur. Seule et dans son intégrité, elle peut, à l'exception du Musée de Naples, se placer au-dessus de toutes celles que l'on connaît; réunie dans un musée à des richesses du même genre, elle en deviendrait le plus magnifique complément : c'est le fruit de huit années de recherches et de voyages. Celui qui a été si funeste à M. Durand était le dernier qu'il se proposait de faire, et ses acquisitions récentes, qui se trouvaient éparses sur la route de Rome à Paris, devaient former une série qui réunit au plus haut degré tous les genres d'intérêt.

Ces antiques étaient venues, après l'émigration de la plus grande partie de ses collections au Musée du Louvre, remplir un vide insupportable à un amateur qui ne pouvait vivre qu'au milieu de semblables possessions.

Ce vide ne lui avait point paru comblé par une fantaisie née de l'occupation, par une collection d'armes et d'armures dont le noyau avait été formé de quelques beaux ouvrages de la renaissance. La plupart de ces objets étaient tellement étrangers à son goût dominant, qu'il les avait exilés dans un appartement éloigné, et là condamnés à l'obscurité, jusqu'au moment où ils purent revoir le jour à la faveur d'une vente publique.

Dans ces derniers temps, son goût s'était plus heureusement porté sur une collection qu'on peut regarder comme tout-à-fait nouvelle et qui réunit l'intérêt de l'antiquité à la richesse, celle de bijoux d'or trouvés la plupart dans les tombeaux de l'Étrurie, des formes les plus variées et les plus curieuses.

Ainsi, après tant de mouvements qu'il a subis, le cabinet de M. Durand s'est trouvé à la fin composé de cette magnifique série de

vases étrusques, d'urnes cinéraires en verre, de figurines en terre cuite, de patères ou miroirs antiques avec gravures au trait du premier style grec ou étrusque, de candélabres et de fragments précieux en bronze, de bijoux et ornements en or, de médailles, de pierres gravées, de camées, de nielles, pour franciser l'expression italienne, et d'estampes ; objets remarquables par le choix, restés comme la fleur des suites qu'il avait précédemment possédées ou rassemblées, pour former la tête de nouvelles collections, et sur lesquels il se proposait d'arrêter ses derniers regards, ses dernières jouissances.

Entraînés par la succession, par l'enchaînement de tant de passions diverses qui ont signalé l'existence de M. Durand, nous en avons parcouru la route, en laissant de côté, mais non pas inaperçue, une manifestation bien importante de son ardeur à favoriser la marche des beaux-arts.

Après les premières guerres d'Italie, en 1800, des artistes célèbres, à Rome, MM. Piranesi, transportèrent à Paris leur immense calcographie, composée de plus de dix-huit cents planches gravées, représentant les monuments antiques de ces contrées. Il s'agissait d'exploiter ce fonds si riche qui n'avait pu être épuisé par les premières impressions faites à Rome. M. Durand ne craignit pas de s'associer à ces artistes et d'apporter ses fonds dans une entreprise toute nouvelle en France.

Il fallait croire à un amour très-répandu des beaux-arts, à une seconde renaissance, dont nous voyions l'aurore, pour se hasarder dans une telle association. La société dura cinq ans ; l'édition projetée fut accomplie avec tout le soin qu'on devait attendre d'un tel coopérateur. L'expansion des œuvres de Piranesi contribua sans aucun doute à éveiller le goût des belles productions, et fit prendre l'essor à une foule de publications.

M. Durand attacha beaucoup d'honneur à une autre entreprise du même genre : c'était de faire revivre les antiquités de la France, dont une première partie avait été publiée par M. Clérisseau. Il voulut

compléter cette œuvre patriotique sur les dessins demeurés dans les portefeuilles de l'auteur. Ces dessins furent confiés aux plus habiles de nos graveurs ; les nouvelles planches, réunies aux anciennes, formèrent un beau volume. Les dissertations savantes données par M. Legrand , architecte des monuments publics, ajoutèrent à cette édition tout l'intérêt qui pouvait s'y rattacher : ce fut l'objet d'un second volume imprimé par M. Didot l'aîné, avec tout le luxe, toute la perfection typographique qu'il avait déployée dans ses éditions classiques. Il était impossible de rendre un plus bel hommage aux antiquités répandues sur le sol de la patrie et aux arts français.

Tels ont été, pendant trente-cinq ans, les études et les travaux qui ont rempli la vie de cet amateur infatigable. Il n'était guidé dans ses recherches laborieuses que par le désir de propager le goût des beaux-arts et de les voir se diriger vers le vrai beau, qu'un tact exquis et naturel lui faisait saisir partout où il pouvait se rencontrer. Loin de ressembler aux riches avarés, il semblait n'être que le sage depositaire des trésors qu'il avait amassés. Il aimait à partager ses jouissances. Son aménité, son empressement à se rendre agréable, attiraient également auprès de lui des adeptes et des connaisseurs consommés. A Paris, il avait des jours fixes, toutes les semaines, pour les recevoir. Ses voyages en Italie, en Angleterre et dans le Nord, l'avaient mis en relation avec les personnages les plus distingués qui consacrent de nobles loisirs à la numismatique et à l'étude des antiquités. Il en était fréquemment visité dans cette capitale du monde civilisé. Ici et au loin, dans les lieux où ses relations ont été le plus étendues, à Florence, à Rome, à Naples, ont éclaté les vifs regrets qu'a occasionnés sa perte. Mais combien ces regrets sont profonds chez ceux qui ont été l'objet de son attachement invariable, qui ont goûté les charmes de son intimité ! L'homme devenu célèbre se confond avec l'homme de bien ; et si de longs souvenirs s'attachent à son nom, c'est surtout dans le cœur d'un bon frère, de nombreux parents qui le chérissaient, d'amis ses com-

pagnons dès sa première jeunesse, de ceux qu'il a acquis et qui lui ont fait cortège dans le cours de son existence, que sa mémoire sera religieusement conservée.

S. PH. CRAUDÉ.

